Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

30 | 2015

L'Erreur, l'échec, la faute

La sorcellerie : de l'erreur à la faute à la fin du Moyen Âge (xiv^e–xv^e siècles). Ambivalence d'un phénomène littéraire et de société

Aurélie Dumoulin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/4240>

DOI : 10.4000/questes.4240

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 30 octobre 2015

Pagination : 95-109

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Aurélie Dumoulin, « La sorcellerie : de l'erreur à la faute à la fin du Moyen Âge (xiv^e–xv^e siècles). Ambivalence d'un phénomène littéraire et de société », *Questes* [En ligne], 30 | 2015, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questes/4240> ; DOI : 10.4000/questes.4240

La Sorcellerie : de l'erreur à la faute à la fin du Moyen Âge (XIV^e–XV^e siècles). Ambivalence d'un phénomène littéraire et de société

Aurélie DUMOULIN

Université Paris–Sorbonne

Une distinction fondamentale doit d'ores et déjà être effectuée entre l'erreur et la faute. La première peut se rectifier, être pardonnée, tandis que la seconde ne peut que se payer. Et c'est là que les procès de sorcellerie entrent en scène. Ils sont bien plus nombreux et plus fameux lors de la période moderne, mais trouvent leur origine dès la fin du Moyen Âge. Une seconde précision intervient entre la sorcellerie en tant que telle et la magie¹. Cette dernière, depuis le haut Moyen Âge, est un domaine réservé à une élite lettrée, savante, éclairée. Les pratiques les plus courantes sont de l'ordre de la divination, de l'astrologie ou bien encore de la chiromancie². À l'inverse, la sorcellerie est destinée à une population pauvre, encline aux superstitions et aux croyances païennes. Contrairement à la magie, la sorcellerie se définit par des pratiques liées directement à l'intervention diabolique. En effet, le diable et ses démons

¹ Pierrette Paravy, « Sorcellerie », dans *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Âge*, dir. André Vauchez, Paris, Cerf, 1997, t. II, p. 1451–1452.

² Voir Nicolas Weill-Parot, *Les Images astrologiques au Moyen Âge et à la Renaissance. Spéculations intellectuelles et pratiques magiques (XII^e–XV^e)*, Paris, Champion, coll. « Sciences, techniques et civilisations du Moyen Âge à l'aube des Lumières », 2002 et *Médecine, astrologie et magie entre Moyen Âge et Renaissance. Autour de Pietro d'Abano*, dir. Jean-Patrice Boudet, Franck Collard et Nicolas Weill-Parot, Florence, Sismel edizioni del Galluzzo, coll. « Micrologus' library », 2013, où les auteurs étudient notamment le lien existant entre la médecine et ce qui était considéré comme un acte magique (usage des plantes, etc.).

occupent une place déterminante lors de la réalisation de sortilèges de toutes sortes. Leur intervention est nécessaire pour l'accomplissement des maléfices. Cette différenciation préliminaire est importante puisque les deux disciplines sont très souvent confondues par les contemporains et dans les sources médiévales³. Le phénomène de la sorcellerie a une histoire mouvementée : chaque époque réagit différemment à ce phénomène, selon les croyances qui lui sont propres. Le haut Moyen Âge est relativement tolérant envers ces pratiques. Certes, il existe un corpus législatif qui condamne certains actes de sorcellerie. Néanmoins, les peines demeurent tout à fait légères et sans conséquence majeure. La présence de ces hommes et femmes considérés comme auteurs de faits surnaturels est ainsi acceptée par l'ensemble de la population. À l'époque carolingienne, cette indulgence se poursuit. Toutefois, la conception de la sorcellerie évolue. En effet, les pratiques considérées autrefois comme des manifestations véridiques et authentiques sont subitement reléguées au rang d'illusions diaboliques. Elles ne sont plus que des fantasmes, des actions conçues par l'imagination du sorcier ou de la sorcière. Cette nouvelle vision est entérinée par le *Canon Episcopi*⁴. Il s'agit d'un écrit rédigé par Reginon de Prüm au X^e siècle, décrivant les chevauchées nocturnes ainsi que les illusions diaboliques. Ces manifestations sont les prémices de ce que l'on appela par la suite « vauderie⁵ » ou « sabbat⁶ ».

³ Pour une distinction entre la magie et la sorcellerie, voir l'article de Jean-Patrice Boudet, « La genèse médiévale de la chasse aux sorcières. Jalons pour une relecture », dans *Le Mal et le diable. Leurs figures à la fin du Moyen Âge*, dir. Nathalie Nabert, Paris, Beauchesne, coll. « Cultures & christianisme », 1996, p. 35–52.

⁴ Reginon de Prüm, *Das Sendhandbuch des Regino von Prüm*, éd. et trad. Wilfried Hartmann, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, coll. « Ausgewählte Quellen zur deutschen Geschichte des Mittelalters », 2004, livre II, ch. 371, p. 420–423.

⁵ Au milieu du XV^e siècle, la sorcellerie est encore confondue avec la « vauderie ». En effet, les vaudois ne sont plus ces anciens hérétiques suivant Valdès, ces pauvres de Lyon ayant fui pour leurs vues religieuses divergentes. Les vaudois sont à

Le phénomène de sorcellerie demeure donc marginal jusqu'au début du XIII^e siècle⁷. Il n'existe que peu de manuels relatant ces pratiques. L'un des seuls que nous pourrions citer est celui de Bernard Gui, la *Practica inquisitionis heretice pravitatis*, traduit sous le titre *Le Manuel de l'inquisiteur*⁸. Cet ouvrage n'accorde que très peu de place à la sorcellerie. Les sorciers sont mélangés dans une large catégorie incluant les « devins et invocateurs de démons⁹ ». L'auteur de pratiques de sorcellerie n'effraie pas outre mesure. Il n'y a pas non plus de chapitre dédié exclusivement à la sorcellerie, contrairement aux cathares ou aux vaudois qui, eux, bénéficient d'une importante description. Sur l'ensemble du manuel, les sorciers ne représentent qu'une infime partie. Toutefois, l'auteur se place dans la lignée du *Canon Episcopi* puisqu'il insiste sur les « fausses et vaines imaginations de ces gens superstitieux¹⁰ ». Tout au long de ces siècles, la sorcellerie était donc considérée comme une simple erreur. Cependant à partir du XIV^e siècle, on assiste à un glissement vers la faute. Les guerres, les récurrences de peste, le Grand Schisme d'Occident, les problèmes politiques sont autant d'éléments d'angoisse auxquels il faut trouver une réponse : la sorcellerie

présent des sorciers. Une explication peut être apportée : les premiers vaudois se cachaient dans les Alpes, en Suisse, dans toute cette région appelée pays de Vaud. Les premiers actes de sorcellerie rendus publics naissent dans l'arc alpin. De ce fait, les vaudois ont été progressivement assimilés aux sorciers.

⁶ Le sabbat est un terme apparaissant vers le milieu du XV^e siècle. Il désigne une réunion nocturne située généralement dans une clairière, où se rencontraient les adeptes du diable afin de lui rendre hommage. L'assemblée commençait par l'adoration du diable et lui rendait hommage pour sceller le pacte. Elle se poursuivait par un grand festin où des restes d'enfants étaient cuisinés et mangés. Elle se terminait par des danses et des orgies.

⁷ Alain Boureau, *Satan hérétique, histoire de la démonologie (1280–1330)*, Paris, Odile Jacob, 2004, p. 21.

⁸ Bernard Gui, *Manuel de l'inquisiteur* [1926], éd. et trad. Guillaume Mollat avec la collaboration de Georges Drioux, Les Belles Lettres, coll. « Les Classiques de l'histoire de France au Moyen Âge », 2007.

⁹ *Ibid.*, p. 23.

¹⁰ *Ibid.*, p. 20–21.

est une explication plausible. Toutefois, la question est bien plus complexe qu'il n'y paraît. En effet, nous ne disposons que d'un seul type de témoignage, celui des accusateurs. Il devient alors difficile d'avoir une vue précise et globale du phénomène.

Il s'agit alors de s'intéresser à ce glissement progressif de l'erreur à la faute au cours des deux derniers siècles du Moyen Âge. Dans un premier temps, la sorcellerie n'aurait été qu'une erreur de perception, si l'on en croit les écrits. Les auteurs de pratiques de sorcellerie étaient donc considérés comme des victimes plutôt que comme de véritables coupables. Toutefois, un tournant décisif s'opère au cours des XIV^e et XV^e siècles, achevant la criminalisation de la sorcellerie. Les sorciers ne sont plus des victimes mais des coupables conscients de leurs actes et néfastes pour la société. Enfin, il conviendra de noter que la criminalisation de la sorcellerie, sa conception négative à la fin du Moyen Âge, ne sont peut-être pas aussi unanimes qu'on ne le pense. Les écrits des inquisiteurs sont parfois mis en contradiction avec la réalité des condamnations, comme le montrent deux registres d'officialité, ceux de Cambrai et de Cerisy.

Une erreur de perception

De nombreux écrits, tels le *Canon Episcopi* ou *La Fourmilière* de Jean Nider¹¹, publié vers 1437, démontrent que les pratiques de sorcellerie ne sont rien d'autre que des illusions orchestrées par le diable et son armée de démons. L'imagination humaine est alors pervertie par l'action démoniaque puisque les agissements des sorciers et sorcières ne sont pas réels. Néanmoins, selon la démonologie scolastique, le diable dispose d'un pouvoir limité. Certes il est le Prince des Ténèbres, mais il

¹¹ Jean Nider, *Des sorciers et leurs tromperies. Livre 5, La Fourmillère* [1436-1437], éd. et trad. Jean Céard, Grenoble, Jérôme Million, coll. « Atopia », 2005.

demeure inférieur à Dieu qui l'autorise à exercer le mal sur Terre. Le diable peut posséder un corps, corrompre les sens mais il ne s'agit que d'illusions et de déplacements de pensée. Il n'y a donc pas de contact physique effectif entre l'homme et le diable en raison de la nature même de ce dernier. En effet, le diable et son armée sont des êtres aériens, c'est-à-dire qu'ils ne possèdent aucun organe ni aucun corps à proprement parler. Ils ne sont que des esprits doués d'intelligence. Le diable est sans doute limité par sa nature aérienne mais il est capable d'influencer les hommes et de les tromper¹².

L'exemple de subterfuge démoniaque le plus probant est celui donné dans *La Fourmilière* de Jean Nider au deuxième livre, quatrième chapitre¹³. Une femme prétend rencontrer le diable la nuit et s'envoler pour se rendre à une cérémonie. Certains membres du corps ecclésiastique doutent de ses prétendus pouvoirs et décident de la mettre à l'épreuve. Elle s'applique alors de l'onguent sur le corps, prononce des paroles magiques puis s'endort la tête penchée en arrière. Au bout de quelques instants, elle se met à faire des rêves intenses qui transforment sa voix. Les témoins rapportent qu'elle crie fort et d'une voix grave. Elle finit par tomber de son tabouret et se réveille brusquement. Les témoins lui rapportent donc les faits en lui expliquant qu'elle n'a jamais quitté son domicile et qu'elle était seulement en train de rêver¹⁴. L'incident est clôt

¹² La nature du diable, ses capacités ainsi que ses limites sont largement décrites dans l'ouvrage fameux d'Henri Institoris et Jacques Sprenger, *Le Marteau des sorcières* [*Malleus maleficarum*, 1489], trad. Amand Danet, Paris, Plon, coll. « Civilisations et mentalités », 1973.

¹³ Jean Nider, *Des sorciers et leurs tromperies. Livre 5, La Fourmillère*, *op. cit.*, p. 134–137.

¹⁴ Cet exemple, relaté par Jean Nider, nous est rapporté dans l'excellente édition *L'Imaginaire du sabbat. Édition critique des textes les plus anciens (1430c.–1440c.)*, éd. Martine Ostorero, Agostino Paravicini Bagliani et Kathrin Utz Tremp, Lausanne, Université de Lausanne, coll. « Cahiers Lausannois d'histoire médiévale », 1999, p. 134–137.

et la femme discréditée aux yeux de la population. Le vol nocturne est alors une croyance populaire et n'a pas de réalité selon les démonologues.

Ces hommes et femmes croyant au vol nocturne ne sont ainsi que des victimes. Ils ne sont pas directement responsables de ces rêves puisque le diable, le seul vrai coupable, insère ces pensées dans leur imagination. Les prétendus sorciers et sorcières sont alors facilement pardonnables puisqu'ils sont dans l'erreur.

Le passage de l'erreur à la faute

Le tournant décisif se situe au milieu du XIV^e siècle. La société est en crise et nous assistons à une montée de l'angoisse face à ces malheurs des temps. Il semble donc inévitable de rechercher des coupables. La menace cathare ayant été écartée au XIII^e siècle, il s'agit de trouver de nouveaux responsables aux maux de la société. Les sorciers et les sorcières semblent être les coupables parfaits. Selon les inquisiteurs, principaux auteurs des grands manuels démonologiques, la criminalisation de la sorcellerie est nécessaire afin de mettre un terme à ce nouveau fléau. En 1326, le pape Jean XXII proclame la bulle *Super Illius Specula*, dans laquelle il assimile la sorcellerie à une hérésie¹⁵. En effet, les sorciers méritent d'être considérés comme des hérétiques en raison des maux qu'ils infligent à l'ensemble de la population. La radicalisation du discours ecclésiastique n'est pas étonnante lorsque l'on connaît l'obsession du pape Jean XXII pour le diable. Cette bulle déclenche une intense réflexion qui entraîne elle-même la production d'une littérature spécialisée. À partir de Jean XXII, les pratiques de sorcellerie ne sont plus considérées comme mineures ni sans danger. Le fait hérétique n'est

¹⁵ Jean XXII, « *Super Illius Specula* », dans *Magnum Bullarium Romanum* [1396], Lyon, éd. Laerzio Cherubini et Angelo Maria Cherubini, Petri Borde, Joannis et Petri Arnaud, 1692, vol. 1, p. 228–229.

pas introduit par hasard : il était crucial d'associer les invocations aux démons à l'hérésie pour qu'une procédure inquisitoriale soit mise en place. Le pape effectue une brève description des pratiques de sorcellerie désormais hérétiques :

Et pactum faciunt cum inferno ; daemonibus namque immolant, hos adorant, fabricant, ac fabricari procurant imagines, annulum, vel speculum, vel phialam, vel rem quacumque aliam magice ad daemones inibi alligandos¹⁶.

Le pacte avec le diable ainsi que la production d'images sont les principaux crimes dénoncés par la papauté¹⁷, ce sont des fautes impardonnables, devant être pourchassées et condamnées. L'autre bulle décisive dans la poursuite des sorciers est celle d'Innocent VIII, proclamée en 1484, *Summis Desiderantes Affectibus*¹⁸. Elle signe le début officiel de la chasse aux sorcières à la fin de notre période. Elle l'autorise, la légalise et l'encourage fortement à travers des inquisiteurs célèbres comme Henri Institoris et Jacques Sprenger. Il s'agit d'écarter le plus possible le diable de ce monde et de sauver les âmes tentées. Le pape Innocent VIII souhaite que la foi retrouve la première place dans cette société en crise. Pour cela, il décide de pointer du doigt les pratiques de sorcellerie. Il dresse ainsi une liste des pratiques les plus courantes¹⁹ : les sortilèges, les incantations, les invocations aux démons, les crimes, les infanticides, les destructions de récoltes et de bétails sont, selon lui, des actions habituelles pour un sorcier. Elles ne sont plus tolérables et doivent

¹⁶ *Ibid*, nous traduisons : Et ils font un pacte avec l'Enfer, car ils font des sacrifices pour les démons, les adorent, ils fabriquent et font fabriquer des images, ou un anneau, ou un miroir, ou une coupe, ou toute autre chose magique pour contraindre les démons en ce lieu.

¹⁷ Pour plus d'informations au sujet du pape Jean XXII, lire l'ouvrage d'Alain Boureau, *Satan hérétique. Histoire de la démonologie (1280–1330)*, *op. cit.*

¹⁸ Cette bulle est traduite par Amant Danet dans d'Henri Institoris et Jacques Sprenger, *Le Marteau des sorcières*, *op. cit.*, p. 101–104.

¹⁹ Il s'agit d'une liste non exhaustive qui n'est pas sans rappeler celle qu'avait faite Jean XXII dans sa bulle.

être éliminées, ainsi que leurs auteurs. Dès lors, la sorcellerie n'est plus du tout une erreur. Elle devient une véritable faute effrayante, un crime abominable qu'il convient d'éradiquer. Il s'agit de débusquer par tous les moyens les auteurs de ces crimes affreux et de les montrer à la société afin d'en faire des exemples. Dans la bulle d'Innocent VIII, on ressent cette peur et cet empressement à traquer les sorciers et sorcières, nouveaux fléaux de l'humanité. Les manuels d'inquisiteur se développent largement ou sont relus, comme celui de Nicolas Eymerich²⁰. Ces ouvrages permettent de savoir comment trouver efficacement un sorcier, et plus largement un hérétique. Ils bénéficient alors d'une grande publicité, la papauté favorisant leur publication et les actions des inquisiteurs. Nous pouvons noter par exemple que la bulle d'Innocent VIII est le prologue du *Malleus Maleficarum*.

Le procès le plus important du XV^e siècle en matière de sorcellerie est la Vauderie d'Arras (1459). Les mémoires de Jacques Du Clercq²¹ sont notre source principale. En 1459, une jeune femme d'une trentaine d'années nommée Demiselle est arrêtée et accusée d'être « vaudoise ». Elle est retenue dans la prison de l'évêque d'Arras. Dans le même temps, à Langres, un ermite, Robinet de Vaulx²², déclare connaître beaucoup d'hommes et de femmes vaudois. Il accuse notamment Demiselle et Jehan Lavite, dit « l'abbé de peu de sens », d'être ses complices. L'ermite est condamné et brûlé en tant que vaudois. Quant à Demiselle, elle avoue les faits sous la torture. Elle explique avoir été en « vauderie » et y avoir rencontré Jehan Lavite. Celui-ci avoue par écrit avoir participé à la

²⁰ Nicolas Eymeric et Frances Peña, *Le Manuel des inquisiteurs* [1376], éd. Louis Sala-Molins, Paris, Albin Michel, 2001.

²¹ Jacques Du Clercq, *Mémoires d'un magistrat d'Arras, 1448–1467* [1467], éd. Marguerite Romeuf et Martin Bouquet, Clermont-Ferrand, Paléo, coll. « Sources de l'histoire de France », 2006.

²² Son nom est plus qu'évocateur. « Vaulx » ou « Vaux » fait référence au pays de Vaud considéré comme terre des sorciers et des vaudois.

vauderie avec des nobles, des bourgeois et des gens d'Église. En 1460, de nouvelles personnes sont désignées. Cependant il s'agit de nobles et de chevaliers. Ces nouvelles accusations forcent le duc de Bourgogne à intervenir afin de pacifier la situation. Le sort de Demiselle et de Jehan Lavite est néanmoins fixé puisqu'ils sont remis au bras séculier afin d'être condamnés à mort puis brûlés. Cet acte nous montre que la sorcellerie est désormais considérée comme un péché mortel. Elle est une faute que l'on doit montrer, dévoiler à l'ensemble de la population. Dans ce cas, une action vaut largement plus qu'un long discours : Demiselle et Jehan Lavite sont placés sur une haute estrade, dominant toute la foule rassemblée pour l'événement. L'inquisiteur énonce les actes d'accusation ainsi que la description de la « vauderie ». On dépose ensuite sur la tête des accusés une mitre sur laquelle le visage du diable est peint. À travers l'usage de la mitre, il s'agit de montrer le péché, la faute qui ne peut être pardonnée : l'humanité ne peut plus sauver ces âmes perdues. En effet, derrière l'idée de faute se trouve celle de la salvation. Désormais, seul le salut de Dieu peut intervenir. Dans le cas contraire l'Enfer les attend. Ce procès est tout à fait évocateur et significatif de cette nouvelle préoccupation qu'est la sorcellerie. Il signe le début de la persécution et ouvre les grands procès à venir²³.

La sorcellerie est ainsi devenue une faute. Cependant les pratiques ne sont pas les seules à être condamnées, les êtres le sont également. À partir de la seconde moitié du XV^e siècle, les textes se focalisent davantage sur les femmes. L'héritage misogyne est important et remonte aux textes les plus anciens, dont l'Ancien Testament. Le mythe d'Ève est

²³ Notons cependant que, selon Franck Mercier, l'accusation de sorcellerie n'aurait été qu'un prétexte à des ambitions politiques plus larges. Il évoque notamment un complot à l'égard du duc de Bourgogne. Voir Franck Mercier, *La Vauderie d'Arras. Une chasse aux sorcières à l'automne du Moyen Âge*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2006.

particulièrement repris par les théologiens et démonologues. Ève représente la femme traîtresse, pécheresse, celle qui a succombé à la tentation et qui a écouté le serpent²⁴. Son action a eu pour conséquence l'exclusion, le bannissement perpétuel du jardin d'Eden. La femme est alors fautive en tous points et responsable des maux sur Terre. Dans l'Antiquité romaine, la femme est tout aussi inquiétante aux yeux des hommes. Quelques figures de magiciennes-sorcières²⁵ se dessinent dans la mythologie gréco-romaine. Pensons à Médée qui n'hésite pas à utiliser des chaudrons et des incantations afin de parvenir à ses fins, et à Circée, qui retient les compagnons d'Ulysse en les transformant en animaux. Les sirènes sont un autre type de créatures terrifiantes, envoûtant les marins par leurs chants séduisants. Le terme « chant » n'est pas employé par hasard puisqu'il provient du latin « *carmen* », signifiant également « parole magique ». La mythologie regorge donc de figures féminines perçues de façon négative, telles les Moires/Parques s'occupant à filer la vie et à la couper²⁶ ou les Euménides/Erinyes qui représentent la vengeance, la punition et le châtement. De nombreuses divinités féminines sont assimilées à la mort ou à des sentiments violents comme la haine.

À la fin du Moyen Âge, un ouvrage incriminant directement les femmes connaît un succès flamboyant. Il s'agit du *Marteau des sorcières*, publié en 1486 à la suite de la bulle d'Innocent VIII. Cet écrit est le plus clair et le plus éloquent sur le processus de criminalisation de la femme dans les affaires de sorcellerie. Les auteurs mettent en avant des raisons psychologiques et physiologiques. Les femmes seraient bavardes, coquettes, séductrices et manipulatrices. Elles sont également plus faibles

²⁴ Ce serpent est d'ailleurs assimilé au diable dans les textes tardifs.

²⁵ Durant l'Antiquité, les deux termes sont très proches et peuvent désigner une même réalité.

²⁶ Ces femmes sont au nombre de trois. Clotho, la plus jeune, file le cours de la vie, Lachésis dispose des fils tandis qu'Atropos les coupe.

et influençables que les hommes. C'est la raison pour laquelle la sorcellerie devient une activité exclusivement féminine. Elles sont tentées et séduites par le diable qui peut arriver à ses fins plus rapidement. Si l'on poursuit leur raisonnement, la femme est mauvaise par nature et plus encline à succomber à la tentation et à commettre les plus graves méfaits. Elle est un « agent de Satan²⁷ » par excellence, celle par qui le diable peut agir du fait de sa nature impressionnable et de sa crédulité²⁸. La femme inquiète également à cause de sa sexualité intime et obscure. L'homme ne parvient pas à saisir ni à contrôler cette sexualité si intériorisée. Le sang menstruel demeure la raison physique la plus mentionnée. En effet, il s'agirait d'un poison redoutable capable de détruire la flore. La femme devient alors plus terrifiante et dangereuse à partir de la ménopause puisqu'elle ne peut plus éliminer ce venin. C'est une des raisons pour lesquelles les veuves ou les femmes âgées sont plus souvent accusées de sorcellerie. L'ouvrage d'Ulrich Molitor²⁹, publié en 1489, insiste également sur la participation féminine aux pratiques de sorcellerie, signe de l'évolution du phénomène.

La complexité d'un phénomène

Les écrits traitant de la sorcellerie et de la culpabilité de la femme sont nombreux à la fin du Moyen Âge. Les pratiques de sorcellerie sont dénoncées comme des fautes impardonnables. Les condamnations sont de plus en plus dures à l'égard des sorciers et des sorcières. L'impression globale à la lecture de tous ces manuels est que la sorcellerie est

²⁷ Citation de Jean Delumeau, *La Peur en Occident, XIV^e–XVIII^e siècles*, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 1978, p. 305.

²⁸ La faiblesse féminine n'est pas seulement décrite dans le *Marteau des sorcières*. La femme est également accusée et soupçonnée par Jean Nider dans *Le Formicarius*.

²⁹ Ulricus Molitoris, *Des sorcières et des devineresses [Tractatus de lamiis et pithonicis mulieribus]*, 1489], Paris, Nourry, coll. « Bibliothèque magique des XV^e et XVI^e siècles », 1926.

absolument partout et qu'elle gangrène la société ! Néanmoins, il faudrait apporter une nuance à l'ensemble de ces écrits exagérant sans doute les faits, grâce à l'étude de deux registres d'officialité, celui de Cambrai³⁰ et celui de Cerisy³¹, petit village situé à l'est d'Amiens³². Le registre de Cerisy traite des procès de 1314 à 1457 tandis que celui de Cambrai couvre un laps de temps bien plus court, entre 1438 et 1453. Il n'y a que très peu de cas répertoriés sur l'ensemble de la période concernant Cerisy. En comparaison, le registre de Cambrai dispose de plus d'affaires pour une période plus courte. Toutefois, le constat reste le même. Dans le Nord de la France, les affaires de sorcellerie ne semblent pas être un sujet inquiétant pour les autorités. Dans le registre de Cerisy, nous n'avons parfois aucune description des affaires, seulement les mentions « *de sortilegiis* » ou « *de carminibus* ».

Dans ces deux registres, la sorcellerie reste considérée comme une erreur de parcours malgré l'abondante littérature démonologique cherchant à criminaliser ces pratiques. Il est ainsi possible pour les individus de rectifier leurs erreurs, de se repentir, de se racheter aux yeux de la société, de se remettre dans le droit chemin et par là même de sauver leur âme. Lorsque nous disposons des sentences, ce qui n'est pas toujours le cas, on observe que les condamnations restent faibles. Nous recensons trois types de peines : les serments purgatoires à plusieurs mains³³, les

³⁰ *Registres de sentences de l'officialité de Cambrai (1438–1453)*, éd. Cyriel Vleeschouwers et Monique Vleeschouwers-Van Melkebeek, Bruxelles, Ministère de la Justice, 1998, 2 vol.

³¹ Gustave Dupont, « Le Registre de l'officialité de Cerisy », *Mémoires de la société des Antiquaires de Normandie*, 3^e série, t. X, vol. 30, 1880, p. 271–662.

³² Le choix de ces deux registres est doublement intéressant. D'une part, ils n'ont pas encore été pleinement étudiés par les spécialistes. D'autre part, du fait de leur différence géographique, ils permettent d'effectuer une comparaison entre les régions, en ce qui concerne le traitement des affaires de sorcellerie et leur nombre.

³³ Il s'agit d'une purgation canonique. Si l'accusation n'avait pu réellement prouver la culpabilité d'un suspect, elle ne retenait que la diffamation. Dans ce cas, le suspect devait expier ses crimes devant plusieurs « coexpiateurs » ou témoins. Dans un

peines pécuniaires et la peine de prison. Cette dernière n'est d'ailleurs pas la plus représentée dans les deux registres puisqu'elle n'apparaît qu'une seule fois.

Les pratiques sont non seulement légèrement condamnées mais elles sont également considérées comme mineures, sans véritable danger. Ce détail peut surprendre lorsque l'on compare avec les écrits des inquisiteurs. Les pratiques décrites dans ces manuels semblent ainsi exagérées et surtout toujours en lien avec le diable. En revanche, dans le registre de Cerisy, la divination et la guérison sont des parts importantes de la sorcellerie, qui ne semble alors pas vouée à une opération démoniaque ni à des maléfices destinés à détruire des récoltes ou à tuer quelqu'un. L'aspect de guérison demeure une spécialité essentielle. Dans l'une des affaires, une certaine Germaine La Rosee³⁴ est accusée du crime de sorcellerie pour avoir prononcé des incantations illicites afin de soigner des yeux. Son objectif n'était donc pas de nuire à autrui mais bien de guérir. Sans doute devait-elle faire office de médecin au sein de son village. Elle est finalement condamnée à payer une amende, dont le montant n'est pas renseigné, et à faire acte de pénitence. Ce cas rejoint celui d'une sage-femme³⁵ présent dans le registre de Cambrai. L'affaire est relativement similaire puisque cette femme nommée Jeanne, dite Courbette, est accusée d'avoir usé de sortilèges afin de faciliter les accouchements. Elle est bannie de son village et doit se tenir éloignée de toute femme enceinte. Dans ces deux cas dits de guérison, nous remarquons que les pratiques ne sont pas mortelles mais bien sanitaires. Outre les aspects de soin, certaines affaires relèvent du scandale. Un cas

premier temps, le suspect posait ses mains sur le livre saint et jurait n'avoir jamais adhéré à la secte des sorciers. Les coexpiateurs devaient également jurer.

³⁴ « Le registre de l'officialité de Cerisy », art. cit., n° 13a, p. 297.

³⁵ *Registres de sentences de l'officialité de Cambrai, op. cit.*, tome 1, n° 823, p. 473–474.

se distingue notamment dans le registre de Cambrai. Le 14 mai 1446, Alice de la Fosse³⁶ se rend à la messe et allume plusieurs cierges en forme de croix devant des images de saints, de sorte que les paroissiens y voient une œuvre du diable³⁷. Le marguillier de l'église parvient à s'emparer des cierges enflammés mais Alice les ramasse et les rallume. Il n'y a pas d'acte de sorcellerie en soi, c'est-à-dire que la femme incriminée ne revendique pas avoir agi sur ordre du démon ni avoir utilisé des incantations ou des sortilèges. Dans d'autres cas³⁸, nous relevons toutefois l'utilisation d'images de cire³⁹ et de maléfices.

Ces deux registres sont très intéressants puisqu'ils sont éloignés des pays où l'on retrouve habituellement la sorcellerie. Ils sont également opposés géographiquement, ce qui permet de démontrer que dans plusieurs régions, les pratiques de sorcellerie ainsi que leurs condamnations ne sont pas si nombreuses ni effrayantes. L'impression d'une sorcellerie omniprésente s'efface alors lorsque l'on s'intéresse à ces types de registre.

La sorcellerie est ainsi un phénomène complexe, difficile à évaluer et à cerner. Le passage de l'erreur à la faute ne semble pas si évident. Il

³⁶ *Registres de sentences de l'officialité de Cambrai (1438-1453)*, op. cit., tome 1, n° 926, p. 531–532.

³⁷ Le sens de la croix n'est pas mentionné dans le chef d'accusation, peut-être était-elle retournée.

³⁸ Nous pouvons citer l'exemple de Béatrice Roders, paroissienne d'Acren et accusée de sortilèges, de superstition et de complot de meurtre. Elle a notamment approché et payé deux sorcières afin de tuer une rivale. Ces dernières auraient utilisé des images de cire dans le cadre de leurs sortilèges, *Registres de l'officialité de Cambrai (1438-1453)*, op. cit., tome 2, n° 951, p. 548–550 ; les autres exemples de cas d'utilisation d'images de cire ou de maléfices sont également retranscrits dans le registre de Cerisy mais sont, malheureusement, extrêmement lacunaires. En effet, il est fait mention uniquement du nom de l'accusé et de son chef d'accusation souvent retranscrit « *diffamatur de carminibus* » : « Le registre de l'officialité de Cerisy », art. cit., n° 73b, p. 333, n° 96b, p. 350, n° 96c, p. 351, n° 213b, p. 433, n° 235a, p. 442, n° 261b, p. 456, n° 261d, p. 457.

³⁹ Ces images de cire ont la même vocation que les poupées vaudous.

s'agirait dans un premier temps d'une erreur de perception, conduisant à des condamnations légères. Les pratiques de sorcellerie auraient été des illusions dominées par l'œuvre diabolique et n'auraient alors pas constitué un risque suffisant pour la société. Les attitudes changent au cours des XIV^e et XV^e siècles. La sorcellerie est perçue comme une faute absolument impardonnable, menant tout droit au bûcher. En l'espace de deux siècles, les mentalités et les procédures judiciaires sont profondément bouleversées. Dès lors, nous assistons à une incroyable évolution mettant sur le devant de la scène femmes, sabbats des sorcières et inquisiteurs. La criminalisation de la sorcellerie est sans précédent et décisive pour le début de la chasse aux sorcières. Le passage vers la faute est alors bien plus complexe qu'on ne l'imagine. Il semble répondre à des fantasmes de la part des inquisiteurs ou à une volonté de la papauté d'étendre son pouvoir. La puissance du diable paraît s'accroître de jour en jour si l'on s'en tient aux écrits inquisitoriaux. Toutefois ce passage n'est pas encore concret dans les sources, tels que les registres. La faute est certes bien assumée à l'époque moderne, non à la fin du Moyen Âge. Le fameux procès de la Vauderie d'Arras en 1459 introduit les grandes poursuites à venir. Les vues divergent au sujet des causes réelles de ce procès, comme a voulu le démontrer Franck Mercier. Néanmoins, il fut un élément-clé pour les débuts de la chasse aux sorcières.